

dans Nausicaa une vierge excellente, recherchée par de nombreux poursuivants, et qui, ne se sentant aucune inclination particulière, a repoussé jusqu'à ce jour tous les hommages. Enfin, touchée du mérite d'un admirable étranger, elle sort de son indifférence, et se compromet par une manifestation précipitée de son amour, ce qui rend la situation tragique au plus haut point. Cette simple fable deviendrait intéressante par la richesse des motifs subordonnés, par le caractère maritime et insulaire qui dominerait dans l'exécution et qui donnerait à l'ouvrage un ton particulier. Le premier acte s'ouvrirait par la partie de balle; puis vient la rencontre inattendue; et le scrupule de Nausicaa, qui n'ose pas conduire elle-même l'étranger dans la ville, est déjà un signe précurseur de l'amour. Le second acte montrait la maison d'Alcinoüs, les caractères des poursuivants, et se terminait par l'entrée d'Ulysse. Le troisième était entièrement consacré à relever l'importance de l'aventurier, et j'espérais traiter avec un art agréable le récit dialogué de ses aventures, que devaient accueillir de manières très-diverses les divers auditeurs. Pendant le récit les passions s'exaltent, et le vif intérêt que l'étranger inspire à Nausicaa se manifeste enfin par l'action et la réaction. Dans le quatrième acte, Ulysse fait paraître sa valeur hors de la scène, tandis que les femmes y restent et donnent carrière à l'amour, à l'espérance, à tous les tendres sentiments. En présence des grands succès que remporte l'étranger, Nausicaa se possède encore moins, et se compromet sans retour auprès de ses compatriotes. Ulysse, à moitié coupable, à moitié innocent de tout, doit enfin déclarer son intention de partir, et, dans le cinquième acte, il ne reste plus à la bonne jeune fille d'autre refuge que la mort.

Il n'y avait rien dans cette composition que je n'eusse pu peindre d'après nature, en consultant ma propre expérience. Voyageur moi-même, et courant moi-même le risque d'éveiller de tendres inclinations, qui, sans avoir une fin tragique, peuvent causer assez de douleurs, de dangers et de maux; me trouvant moi-même dans le cas, à une si grande distance de la patrie, de peindre avec de vives couleurs des objets éloignés, des aventures de voyage, des événements de ma vie, pour

l'amusement de la société, d'être tenu pour un demi-dieu par la jeunesse, pour un hâbleur par les personnes posées; d'obtenir plus d'une faveur imméritée, de rencontrer plus d'un obstacle inattendu: tout cela m'attachait si fort à ce plan, à ce projet, que j'y rêvai pendant tout mon séjour à Palerme et la plus grande partie de mon voyage en Sicile. Et si j'en ai peu ressenti les incommodités, c'est que sur ce sol éminemment classique, je me trouvais dans une disposition poétique, qui me permettait de recueillir tout ce que j'éprouvais, ce que je voyais, ce qui m'arrivait, et de le garder en moi avec un sentiment de joie. Selon ma coutume, bonne ou mauvaise, je n'en écrivis rien, ou presque rien, mais j'en travaillai la plus grande partie jusqu'au dernier détail, dans ma tête, où ce plan a sommeillé sous le flot des distractions qui suivirent, jusqu'à ce moment où je n'en rappelle qu'un fugitif souvenir.

Sur le chemin de Messine, mardi 8 mai 1787.

On côtoie à gauche des rochers calcaires. Ils deviennent plus colorés et forment de beaux golfes. Puis vient une sorte de pierre qu'on pourrait appeler un schiste argileux ou un quartz mêlé de schiste et de mica.

Dans les ruisseaux se trouvent déjà des galets de granit. Les pommes jaunes du solanum et les fleurs des lauriers-roses égayent le paysage.

Le fleuve Niso, de même que les ruisseaux qu'on trouve ensuite, charrient des schistes micacés.

Sur le chemin de Messine, mercredi 9 mai.

Assiégés par le vent d'est, nous avons chevauché tout le jour en lutte avec l'eau, ayant à droite la mer ondoyante et à gauche les parois des rochers que nous avons vus d'en haut avant-hier; nous avons traversé d'innombrables ruisseaux, parmi lesquels un plus grand, le Niso, est honoré du nom de fleuve. Toutefois ces eaux et les pierres qu'elles roulent étaient des obstacles moins difficiles que la mer violemment agitée, qui, en plusieurs endroits, brisait par-dessus le chemin jusqu'aux rochers et rejaillissait sur les voyageurs. Spectacle magnifique,



dont la rareté nous a fait supporter ce qu'il avait d'incommode. Je ne pouvais manquer de faire en même temps quelques observations géologiques. Les masses de rochers calcaires s'effleurissent, s'écroulent, et les parties tendres, usées par le mouvement des flots, laissent subsister les parties dures, en sorte que toute la plage est couverte de pyrites bariolées de la nature de la pierre cornée, dont j'ai emporté plusieurs échantillons.

Messine, jeudi 10 mai 1787.

C'est ainsi que nous sommes arrivés à Messine, et, comme nous ne connaissions aucune auberge, nous nous sommes résignés à passer la première nuit dans l'endroit où descendait le voiturin, afin de nous mettre le lendemain en quête d'un meilleur logis. Cette résolution nous donna dès l'entrée l'idée la plus effroyable d'une ville dévastée, car nous avons chevauché tout un quart d'heure à travers des ruines, et toujours des ruines, avant d'arriver à l'auberge qui, dans tout ce quartier, a été seule rebâtie, et ne présente, des fenêtres de l'étage supérieur, qu'un désert hérissé de ruines. Hors des limites de cette ferme, on n'apercevait ni gens ni bêtes. C'était un affreux silence de nuit. Les portes n'avaient ni verrous ni serrures. On était là aussi peu arrangé pour recevoir des voyageurs que dans les autres abris pour les chevaux. Cependant nous avons dormi tranquillement sur un matelas que le serviable voiturin avait tiré, à force de paroles, de dessous le corps de l'aubergiste.

Messine, vendredi 11 mai 1787.

Nous avons congédié aujourd'hui notre honnête guide. Un généreux pourboire a récompensé ses bons services. Avant de nous quitter, ce brave homme nous a encore procuré un domestique de louage, qui s'est chargé de nous conduire dans la meilleure auberge et de nous montrer toutes les curiosités de Messine. L'hôte, afin de voir bien vite rempli son désir d'être délivré de nous, a aidé à transporter nos malles et nos effets dans une auberge agréable, plus près de la partie animée de la ville, c'est-à-dire hors de la ville elle-même. Voici l'état des choses. Après l'affreux désastre de Messine et la mort de douze mille personnes, il ne restait aucun asile pour les autres habi-

tants, au nombre de trente mille ; la plupart des maisons étaient renversées ; les autres, toutes lézardées, n'offraient aucune sûreté. On se hâta donc de construire au nord de Messine, dans une grande plaine, une ville de planches, dont on peut se faire d'abord une idée en parcourant, au temps des foires, le Roemberg de Francfort et la place de Leipzig, car toutes les boutiques et les ateliers sont ouverts sur la rue, et il se fait beaucoup de travaux en dehors. Aussi n'y a-t-il que peu de grands bâtiments qui soient fermés, et encore avec peu de soin, car les habitants passent beaucoup de temps en plein air.

C'est ainsi qu'ils sont logés depuis trois ans, et cette vie de baraques, de cabanes et même de tentes, a exercé sur le caractère des habitants une influence décisive. L'horreur de l'épouvantable catastrophe, la peur de la voir se renouveler, les portent à goûter les plaisirs du moment avec une joyeuse insouciance. On avait craint, le 21 avril, c'est-à-dire environ vingt jours auparavant, le retour d'une nouvelle calamité ; une secousse remarquable avait encore ébranlé le sol. On nous a fait voir une petite église, où une foule de personnes rassemblées à ce moment avaient senti la secousse. Quelques-unes, qui s'y étaient trouvées, semblaient n'être pas encore remises de leur frayeur.

Un bienveillant consul, qui s'est donné spontanément beaucoup de peine pour nous, nous a servi de guide dans nos observations et nos recherches, avec un empressement plus digne de notre reconnaissance au milieu de ces ruines qu'en tout autre lieu. Ayant appris que nous désirions partir bientôt, il nous a mis en rapport avec un Français, capitaine d'un vaisseau marchand, qui allait faire voile pour Naples. Rien ne pouvait mieux nous convenir, puisque le drapeau blanc est respecté des corsaires.

Comme nous venions d'exprimer à notre aimable guide le désir de voir intérieurement une des grandes baraques, qui n'ont d'ailleurs qu'un seul étage, leur disposition et leur ménage improvisé, un homme d'humeur agréable se joignit à nous, et nous vîmes bientôt que c'était un professeur de langue française. La promenade finie, le consul lui communiqua notre désir de voir un de ces bâtiments, le pria de nous conduire chez



lui et de nous présenter à sa famille. Nous entrâmes dans la cabane bâtie et couverte en planches. Elle nous fit une impression toute pareille à celle de ces baraques de foire où l'on montre pour de l'argent des bêtes sauvages et d'autres curiosités. La charpente était visible sur les côtés comme au toit; un rideau vert séparait la partie antérieure, qui n'était pas planchée, mais battue comme une aire. On voyait là, pour tous meubles, des chaises et des tables. Le jour venait d'en haut par les ouvertures accidentelles des planches. Nous causâmes quelque temps et j'observais le rideau vert et la charpente intérieure du toit, visible par-dessus; quand tout à coup, ici et là, derrière le rideau, deux têtes charmantes de jeunes filles, aux yeux noirs, aux cheveux noirs, nous guettèrent curieusement, mais disparurent comme l'éclair, dès qu'elles se virent observées. Toutefois, à la prière du consul, après avoir pris le temps nécessaire pour s'habiller, elles reparurent sur de jolis corps bien parés, et, avec leurs habits bariolés, elles ressortaient à merveille sur le tapis vert. A leurs questions, nous pûmes bien voir qu'elles nous prenaient pour des êtres fabuleux d'un autre monde, et nos réponses durent les confirmer encore dans cette aimable erreur. Le consul leur fit une joyeuse peinture de notre merveilleuse apparition; l'entretien fut très-agréable; il nous en couta de nous séparer. Nous avions déjà passé la porte, quand nous vîmes à songer que nous n'avions point vu la salle intérieure, et que les habitantes nous avaient fait oublier l'habitation.

Messine, samedi 12 mai 1787.

Le consul nous avait dit, entre autres choses, que, s'il n'était pas absolument nécessaire, il était du moins convenable que nous fissions une visite au gouverneur, vieillard bizarre, qui, selon son caprice et son préjugé, pouvait aussi bien nuire que servir. Il savait bon gré au consul de lui présenter les étrangers de marque, et l'étranger ignorait toujours s'il n'aurait pas besoin de cet homme d'une manière ou d'une autre. Pour complaire à notre ami, je l'accompagnai. En entrant dans le vestibule, nous entendîmes au dedans un vacarme effroyable. Un coureur, avec des gestes de polichinelle, dit à l'oreille du consul : « Mauvaise journée ! heure critique ! » Nous entrâmes toutefois

et nous trouvâmes le très-vieux gouverneur assis à une table, tout près de la fenêtre. Il nous tournait le dos. Devant lui était un grand monceau d'enveloppes de lettres jaunies, dont il coupait fort tranquillement les feuilles non écrites, nous donnant ainsi à connaître son humeur économe. Pendant qu'il était livré à cette occupation paisible, il querellait et maudissait horriblement un homme de bonne mine, qu'à son vêtement nous jugeâmes devoir être un Maltais, et qui se défendait avec beaucoup de calme et de précision, pendant les rares intervalles qui lui étaient laissés. Sans perdre contenance, l'homme injurié et maltraité cherchait à écarter un soupçon que le gouverneur avait, semblait-il, conçu contre lui, pour l'avoir vu arriver et partir souvent sans autorisation. L'homme alléguait ses passeports et les relations connues qu'il avait à Naples. Mais tout cela était inutile; le gouverneur découpait ses vieilles lettres, mettait à part le papier blanc et continuait de faire vacarme.

Outre le consul et moi, une douzaine de personnes debout, formant un grand cercle, étaient témoins de ce combat de bêtes, et nous enviaient sans doute la place que nous occupions près de la porte, comme une bonne position, pour le cas où le furieux s'aviserait de lever son bâton à crochet et de frapper à tort et à travers. Pendant cette scène, la figure du consul s'était visiblement allongée. J'étais tranquilisé par le voisinage du jovial coureur, qui, hors de la salle et devant le seuil de la porte, faisait derrière moi mille grimaces bouffonnes, pour me rassurer, si je regardais quelquefois en arrière, et pour me faire entendre que tout cela ne signifiait pas grand'chose. En effet, cette terrible affaire se termina fort doucement. Le gouverneur conclut en disant que rien ne l'empêchait à la vérité d'incarcérer le survenant, et de le laisser se débattre en prison, mais que la chose passerait pour cette fois. Le voyageur pouvait rester à Messine les deux jours qui lui étaient fixés, puis trousser bagage et ne jamais revenir. Avec une tranquillité parfaite, et sans changer de visage, l'homme tira sa révérence, salua poliment l'assemblée et nous particulièrement, car il lui fallut passer entre nous pour gagner la porte. Le gouverneur s'étant retourné en colère, pour lui jeter encore quelque injure, il nous aperçut, se calma sur-le-champ, fit un signe au



consul, et nous approchâmes. Un homme d'un très-grand âge, la tête courbée, des sourcils gris, hérissés, sous lesquels brillaient des yeux noirs et profonds. Du reste, il était métamorphosé; il m'invita à m'asseoir, me fit, tout en continuant son travail, diverses questions, auxquelles je pus satisfaire, et il finit par me dire que, pour tout le temps que je passerais à Messine, j'étais invité à sa table.

Le consul, aussi content que moi, et plus encore, parce qu'il connaissait mieux le péril auquel nous avions échappé, dégringola l'escalier, et j'avais perdu toute envie de revenir jamais dans l'ancre du lion.

Messine, dimanche 13 mai 1787.

Nous nous sommes réveillés par un soleil splendide dans un logis plus agréable, mais nous nous trouvions toujours dans l'infortunée Messine. Rien de plus triste que l'aspect de la Pallazzata, rangée demi-circulaire de véritables palais qui entourent et marquent la rade sur une longueur d'un quart de lieue. De tous ces édifices, bâtis en pierre et à quatre étages, plusieurs façades subsistent encore tout entières jusqu'à l'entablement, d'autres sont écroulées jusqu'au troisième, au deuxième, au premier étage, en sorte que cette rangée de palais, auparavant magnifique, se présente aujourd'hui affreusement ébréchée et même transpercée, car le ciel bleu se fait voir à travers presque toutes les fenêtres. Tout l'intérieur, c'est-à-dire ce qui formait les appartements est détruit. La cause de ce singulier phénomène, c'est que, se réglant sur le plan architectural des riches, les voisins, moins opulents, pour rivaliser avec eux en apparence, avaient caché derrière des façades neuves en pierres de taille leurs vieilles maisons, maçonnées en cailloux grands et petits, noyés dans la chaux. Cette construction, en soi mal sûre, désagrégée et rompue par l'horrible tremblement de terre, avait dû s'écrouler en masse. Entre plusieurs préservations merveilleuses, au milieu d'un si grand désastre, on rapporte le fait suivant. Un habitant de ces maisons, dans le moment de la catastrophe, avait couru droit à l'embrasure d'une fenêtre; la maison s'était écroulée derrière lui, et, resté sain et sauf dans ce lieu élevé, il avait attendu tranquillement qu'on vint le délivrer de cette prison aérienne.

Que cette mauvaise construction (qui tenait à ce qu'on n'avait pas de pierres de taille dans le voisinage) ait été la principale cause de la ruine totale de la ville, c'est ce que montre la persistance des bâtiments solides. Le collège et l'église des jésuites, construits de bonne pierre de taille, sont encore debout dans leur première solidité. Quoi qu'il en soit, l'aspect de Messine est extrêmement triste, et rappelle les temps antiques où les Sicanes et les Sicules abandonnèrent ce sol instable, et s'établirent sur la côte occidentale.

C'est ainsi que nous avons passé notre matinée, puis nous étions allés à l'auberge faire un frugal déjeuner; nous nous trouvions encore gaiement réunis, quand le domestique du consul accourut hors d'haleine, et m'annonça que le gouverneur me faisait chercher par toute la ville; il m'avait invité à sa table et je ne paraissais pas. Le consul me faisait prier instamment de m'y rendre sur-le-champ, que je fusse ou ne fusse pas à jeun, que j'eusse laissé passer l'heure à dessein ou par oubli. Alors enfin je sentis l'incroyable légèreté avec laquelle j'avais banni de ma pensée l'invitation du cyclope, satisfait de lui avoir échappé la première fois. Le valet ne me laissa pas balancer; ses ordres étaient sérieux et pressants; le despote, furieux, pouvait, dit-il, jouer un mauvais tour au consul et à tous ses compatriotes. Je pris courage, en arrangeant ma coiffure et mes habits, et je suivis mon guide avec sérénité, invoquant Ulysse, mon patron, et implorant son intervention auprès de la sage Minerve.

Arrivé dans l'ancre du lion, je fus conduit par le plaisant coureur dans une grande salle à manger, où une quarantaine de personnes étaient assises à une table ovale, sans qu'on entendît le moindre bruit.

La place à la droite du gouverneur était vacante, et le coureur m'y conduisit. Après avoir salué d'une révérence le maître et les convives, je m'assis à côté de lui, et, pour excuser mon retard, j'alléguai l'étendue de la ville et l'erreur où la manière extraordinaire de compter les heures m'avait déjà fait tomber souvent. Il répliqua, le regard enflammé, qu'on doit s'informer en pays étranger des coutumes régnantes et se régler sur elles. Je répondis que c'était le but constant de mes efforts,



mais j'avais éprouvé que, avec les meilleures résolutions, pendant les premiers jours, où un endroit est encore nouveau pour nous et les relations inconnues, nous tombons d'ordinaire dans certaines fautes, qui sembleraient impardonnables, si la fatigue du voyage, la distraction causée par les nouveaux objets, le souci de trouver un logement passable et de s'assurer les moyens de continuer sa route, ne pouvaient servir d'excuse. Là-dessus il me demanda combien de temps je me proposais de rester à Messine. Je répondis que je voudrais y rester longtemps, pour lui prouver, par une scrupuleuse obéissance à ses ordres et à ses commandements, ma reconnaissance de la faveur qu'il m'accordait. Après une pause, il me demanda ce que j'avais vu à Messine. Je contai en peu de mots l'emploi de ma matinée, en faisant quelques observations, et j'ajoutai que j'avais surtout admiré l'ordre et la propreté des rues de cette ville détruite. Et véritablement c'était admirable de voir comme toutes les rues étaient nettoyées de ruines : on avait rejeté les décombres en dedans des murs écroulés ; on avait rangé les pierres le long des maisons et, par là, dégagé le milieu des rues, ainsi rendues libres au commerce et à la circulation. Je pouvais donc, avec vérité, en faire ma cour au brave homme, et lui assurer que tous les habitants de Messine se déclaraient, avec reconnaissance, redevables de ce bienfait à sa sollicitude.

« Est-ce qu'ils le reconnaissent ? dit-il en grommelant. Ils ont cependant assez crié d'abord contre la dureté avec laquelle on les contraignait pour leur avantage. »

Je parlai des vues sages du gouvernement, des desseins élevés, qui ne pouvaient être compris et appréciés que plus tard, et autres réflexions pareilles. Il me demanda si j'avais vu l'église des jésuites, et comme je lui dis que non, il me promit de me la faire voir avec toutes ses dépendances.

Pendant cette conversation, interrompue par quelques pauses, je voyais le reste de la société dans le plus profond silence, et ne faisant que les mouvements nécessaires pour porter les morceaux à la bouche. Quand la table fut levée et qu'on eut servi le café, tous se tinrent, comme des poupées de cire, rangés contre les murs. J'allai droit au chapelain de la maison, qui devait me faire voir l'église, afin de le remercier de sa peine

par avance : il esquiva mes remerciements, en assurant avec humilité qu'il n'avait devant les yeux que les ordres de Son Excellence. J'adressai la parole à un jeune étranger qui se trouvait auprès de lui et qui, tout Français qu'il était, ne semblait pas trop à son aise, car il était muet et pétrifié comme toute la compagnie, dans laquelle j'aperçus plusieurs visages qui avaient assisté timidement à la scène de la veille avec le chevalier de Malte.

Le gouverneur s'éloigna, et, au bout de quelque temps, l'ecclésiastique me dit que c'était le moment d'aller. Je le suivis. Le reste de la compagnie s'était écoulé sans bruit. Il me conduisit au porche de l'église des jésuites, qui, selon leur architecture connue, dresse en l'air sa masse magnifique et vraiment imposante. Un concierge vint sans tarder au-devant de nous et nous pria d'entrer. Mais l'ecclésiastique m'arrêta, en me faisant observer que nous devions auparavant attendre le gouverneur. Il arriva bientôt en voiture. Il fit arrêter dans la place non loin de l'église, et, sur un signe qu'il fit, nous nous approchâmes tous trois de la portière de son carrosse. Il ordonna au concierge de me montrer l'église dans toutes ses parties et même de me faire en détail l'histoire des autels et des autres fondations ; il devait aussi ouvrir les sacristies, et attirer mon attention sur tout ce qu'elles offraient de remarquable. J'étais un homme qu'il voulait honorer, auquel il fallait donner tout sujet de parler glorieusement de Messine dans sa patrie. « Ne manquez pas, me dit-il ensuite, en souriant, pour autant que ses traits en étaient capables, ne manquez pas, aussi longtemps que vous serez ici, de venir dîner à l'heure précise. Vous serez toujours bien reçu. » J'avais à peine eu le temps de faire une réponse respectueuse, que la voiture était partie.

Dès ce moment, l'ecclésiastique parut aussi plus serein. Nous entrâmes dans l'église. Le châtelain, comme il faudrait le nommer dans ce palais magique, enlevé au service divin, se disposait à remplir l'office qui lui était sévèrement imposé, quand le consul et Kniep s'élancèrent dans le sanctuaire vide, et m'embrassèrent en témoignant la joie la plus vive de me revoir, moi qu'ils avaient déjà cru sous les verrous. Ils avaient été dans une affreuse angoisse jusqu'au moment où l'adroit coureur, sans